

Patrick deWitt

French exit

roman traduit de l'américain
par Emmanuelle et Philippe Aronson

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

ABLUTIONS, Actes Sud, 2010 ; Babel n° 1450.
LES FRÈRES SISTERS, Actes Sud, 2012 ; Babel n° 1250.
HEURS ET MALHEURS DU SOUS-MAJORDOME MINOR, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1714.

Illustration de couverture : © Riccardo Guasco

"Lettres anglo-américaines"

Titre original :
French Exit
Éditeur original :
HarperCollins Publishers, New York
© Patrick deWitt, 2018

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13713-7

PATRICK DEWITT

French Exit

Une tragédie de mœurs

roman traduit de l'américain
par Emmanuelle et Philippe Aronson

ACTES SUD

Pour Rachel.

Ah, l'invincible passé !

Oscar Levant

NEW YORK

1

"Toutes les bonnes choses ont une fin", déclara Frances Price.

Cette étonnante femme fortunée de soixante-cinq ans enfilait des gants en cuir de vachette noir sur le perron d'une maison cossue de l'Upper East Side à New York. Son fils, Malcolm, trente-deux ans, se tenait à ses côtés, avec son éternel air négligé et mélancolique. L'automne touchait à sa fin, le soir tombait ; les fenêtres de la demeure étaient éclairées, le son d'un piano vibrait dans l'air – une élégante soirée se déroulait. Frances expliquait son départ précoce à une personne tout aussi nantie qu'elle, et toutefois moins charmante, à savoir l'hôtesse. Son nom importe peu. Cette dame était affligée.

"Tu es sûre de devoir y aller ? C'est vraiment si grave ?

— Selon le vétérinaire, ce n'est plus qu'une question de temps, répliqua Frances. Quel dommage. Nous passions une soirée si agréable.

— C'est vrai ? s'enquit l'hôtesse pleine d'espoir.

— Une soirée si agréable. Et je n'ai aucune envie de partir. Mais il s'agit d'une véritable urgence, semble-t-il. Que peut-on y faire ?"

L'hôtesse réfléchit un court instant. "Rien", finit-elle par dire. Un silence s'installa ; au grand dam de Frances, l'hôtesse avança brusquement d'un pas et s'agrippa à elle. "Je vous ai toujours tant admirée, souffla-t-elle.

— Malcolm, dit Frances.

— En réalité, j'ai un peu peur de vous, je crois. Est-ce vraiment stupide de ma part ?

— Malcolm, Malcolm."

L'hôtesse s'avéra docile, comme Malcolm put s'en apercevoir ; il la décolla de sa mère, puis saisit sa main avant de la lui serrer vigoureusement. Perplexe, la femme observa son avant-bras s'agiter. Elle avait bu deux verres de trop et n'avait rien dans le ventre sinon un peu de terrine gluante. Elle rentra chez elle et Malcolm aida Frances à descendre les quelques marches jusqu'au trottoir. Ils dépassèrent la limousine stationnée qui les attendait pour aller s'asseoir sur un banc à une vingtaine de mètres de là, car il n'y avait nulle urgence, nul vétérinaire, et le chat, cette antique étrangeté baptisée Small Frank, se portait comme un charme, du moins d'après ce qu'ils savaient.

Frances alluma une cigarette avec son briquet en or. Elle aimait ce briquet en particulier à cause de son poids satisfaisant et du *clic* délicat qu'il émettait chaque fois qu'elle l'utilisait. Du bout incandescent de sa cigarette, elle désigna l'hôtesse désormais visible derrière l'une des fenêtres à l'étage, en pleine conversation avec l'un de ses invités. Frances secoua la tête. "Quelle emmerdeuse."

Malcolm examinait une photographie encadrée qu'il avait dérobée dans la chambre de l'hôtesse. "Elle est ivre, c'est tout. Avec un peu de chance, elle ne se souviendra de rien demain matin.

— Si ce n'est pas le cas, elle enverra des fleurs." Frances s'empara de la photographie, un portrait récent de l'hôtesse fait par un professionnel. La tête était légèrement inclinée vers l'arrière, la bouche entrouverte, un bonheur frénétique luisait dans ses yeux. Frances caressa du bout du doigt le cadre richement décoré. "C'est du jade ?

— Oui, je crois, répondit Malcolm.

— C'est très beau", remarqua-t-elle, tendant l'objet à son fils. Il démonta le cadre et ôta le cliché qu'il plia soigneusement en quatre avant de le jeter dans la poubelle jouxtant leur banc. Il fourra ensuite le cadre dans la poche de son manteau et reprit ses observations sur la soirée, s'attardant sur un homme, la cinquantaine bien sonnée, qui portait une large ceinture plissée autour d'un ventre sensiblement rebondi. "C'est un ambassadeur ou quelque chose dans le genre.

— Oui, et Dieu sait ce que cette tenue aurait à dire.

— Tu as parlé avec sa femme ?"

Frances opina du chef. "Une dentition d'homme dans une bouche d'enfant. J'ai dû détourner les yeux." D'une pichenette, elle lança sa cigarette dans la rue.

"Et maintenant ?" interrogea Malcolm.

Un sans-abri approcha et se planta devant eux. Le regard vitreux, manifestement ivre, il demanda d'une voix guillerette : "Z'auriez pas un petit quelque chose pour moi ce soir, madame monsieur ?" Malcolm se penchait pour chasser l'homme lorsque Frances s'empara de son bras. "Oui, peut-être, dit-elle. Mais peut-on savoir *pourquoi* vous avez besoin d'argent ?

— Oh, vous savez…" L'homme leva les bras avant de les laisser retomber. "Il faut bien se débrouiller.

— Vous pourriez être plus précis ?

— Bah, pour acheter un peu de vin, je crois bien."

Il chancela, et Frances s'enquit d'une voix confiante : "Est-il possible que vous ayez déjà bu ce soir ?

— J'ai arrondi les angles, admit l'homme.

— Et qu'entendez-vous par là ?

— Ça veut dire que j'ai déjà bu un verre mais que maintenant j'en boirais bien un autre."

La réponse plut à Frances. "Comment vous appelez-vous ?

— Dan.

— Puis-je vous appeler Daniel ?

— Si ça vous fait plaisir.

— Quel est votre vin préféré, Daniel ?

— Je boirai tout ce qui est liquide, m'dame. Mais j'aime bien le Three Roses.

— Et combien coûte une bouteille de Three Roses ?

— Cinq dollars la petite bouteille. Huit la grande de deux litres." Il haussa les épaules comme pour signifier qu'il était plus judicieux d'opter pour la grande.

"Et qu'achèteriez-vous si je vous donnais vingt dollars ?

— Vingt dollars", répéta Dan, et il émit un bref sifflement. "Pour vingt dollars, je pourrais avoir deux grandes bouteilles de Three Roses et un casse-croûte." Il palpa la poche de sa veste kaki. "J'ai déjà mes cigarettes.

— Un billet de vingt vous rendrait donc drôlement service, pas vrai ?

— Ah, ça oui.

— Et où emporteriez-vous tout ça ? Dans votre chambre ?"

Dan plissa les yeux. Le scénario défilait dans son esprit. "Je mangerais le casse-croûte sur place. Et j'emporterais le vin et les cigarettes avec moi dans le parc. C'est là que je dors la plupart du temps, dans le parc.

— Où dans le parc ?

— Sous un buisson.

— Un buisson en particulier ?

— Un buisson c'est un buisson, d'après mon expérimentation. Mon expérience."

Frances sourit à Dan avec bienveillance. "D'accord, déclara-t-elle. Vous vous allongeriez donc sous un buisson dans le parc, et vous fumeriez vos cigarettes en buvant votre vin rouge.

— Ouais.

— Vous regarderiez les étoiles.

— Pourquoi pas."

Frances poursuivit : "Vous boiriez vraiment les deux grandes bouteilles en une nuit ?

— Ouais, oui, sûrement.

— Vous ne pensez pas que vous vous sentiriez affreusement mal le lendemain matin ?

— Les matins c'est fait pour ça, m'dame."

Il avait formulé cette dernière phrase sans une once d'intention comique, et Frances songea que les matins de Dan étaient probablement calamiteux, au-delà de ce qu'elle pouvait même concevoir. Suffisamment émue, elle ouvrit sa pochette pour en sortir vingt dollars. Dan prit le billet, frissonna des pieds à la tête, puis s'éloigna d'un pas rapide et manifestement douloureux. Un policier en patrouille aborda Frances et Malcolm, jetant un coup d'œil malveillant en direction de Dan.

“Ce type ne vous embêtait pas, j’espère ?

— Qui, Daniel ? rétorqua Frances. Pas du tout. C’est un ami à nous.

— On aurait dit qu’il faisait la manche.”

Frances le fixa froidement. “En réalité, je lui rendais l’argent que je lui devais. J’aurais dû le faire depuis longtemps, mais Dan a été très patient avec moi. Dieu merci, il existe encore des hommes comme lui. Enfin, ce ne sont pas vos affaires.” Elle brandit le briquet et l’alluma : *clic !* La flamme, large et bleutée à la base, se dressa, comme pour instaurer entre eux une frontière. Le flic se sentit repoussé et il s’éloigna, l’air abattu, s’interrogeant à demi-mot. Frances se tourna vers Malcolm et applaudit : mission accomplie. Ils n’appréciaient guère les policiers ; en vérité, ils n’appréciaient guère les figures d’autorité en général.

“C’est bon ? lança Malcolm.

— Oui”, répondit Frances.

Alors qu’ils se dirigeaient vers la limousine, elle se lova au bras de Malcolm telle une créature aimante. “À la maison”, fit-elle à l’attention du chauffeur.

Le vaste appartement qui s’étendait sur plusieurs niveaux était sombre, et ressemblait à un musée après la fermeture des portes. Le cuisinier leur avait laissé un rôti au four ; Malcolm servit deux assiettes et ils mangèrent en silence, ce qui n’était pas dans leur habitude, mais des contrariétés personnelles les tracassaient. Malcolm s’inquiétait au sujet de Susan, sa fiancée. Il ne l’avait plus vue depuis plusieurs jours et la dernière fois qu’ils s’étaient parlé, elle l’avait grossièrement insulté. Les préoccupations de Frances étaient existentielles ; ces temps-ci, une inquiétude la tourmentait, comme si elle était

coincée, debout, dos à l'océan. Small Frank, d'un âge frôlant la décrépitude, se hissa sur la table et s'assit devant Frances. Ils se fixèrent tous deux. Frances alluma une cigarette et exhala un trait de fumée sur l'animal. Celui-ci grimaça et quitta la pièce.

"Qu'est-ce qui se passe demain ? fit Malcolm.

— M. Baker insiste pour nous voir", répondit Frances. M. Baker était leur conseiller financier, et avait été l'exécuteur testamentaire après le décès de Franklin Price, mari de Frances et père de Malcolm.

"Qu'est-ce qu'il veut ? interrogea Malcolm.

— Il n'a rien dit."

Techniquement, ce n'était pas un mensonge – M. Baker n'avait pas formulé de manière explicite la raison du rendez-vous. Mais Frances savait trop bien de quoi il souhaitait s'entretenir avec elle. La perspective même la consterna et elle prit congé, gravissant l'escalier de marbre pour aller chercher du réconfort dans un bain débordant de minuscules bulles nacrées. Après quoi, elle s'assit sur le divan de la salle de bains, enveloppée dans son peignoir, les cheveux lâchés, Small Frank assoupi à ses pieds. Elle parlait avec Joan au téléphone.

2

Elles s'étaient rencontrées un été dans le Connecticut, cinq décennies plus tôt, alors qu'elles participaient à une colonie de vacances pour filles. Joan était issue d'une famille dite de nouveaux riches ; son manque de manières et le fait qu'elle ne se souciât manifestement pas de s'améliorer atterraient tout le monde. Frances, elle, était la jeune fille qui faisait l'unanimité, et de loin ; chacune déployait une énergie considérable pour gagner son amitié. Ce qui la barbait profondément. Ainsi, elle fit une fixation sur Joan : elle se mit à admirer son inélégance avérée, ses genoux écorchés, son air renfrogné. À la cafétéria, un après-midi, tous les regards se tournèrent vers Frances qui, une part de gâteau au chocolat dans chaque main, changea de place pour aller s'installer à côté de Joan. Celle-ci jeta un coup d'œil méfiant au dessert.

"C'est quoi ? lança-t-elle.

— Une pour toi, une pour moi.

— Pourquoi ?

— Pour être sympa, c'est tout, j'imagine. Allez ne fais pas cette tête et prends-en un morceau." Frances croqua dans l'une des parts ; et Joan l'imita. Tandis qu'elles savouraient le gâteau, Joan sentit l'émotion

la submerger, et dès qu'elle eut finit elle sortit précipitamment de la cafétéria, redoutant que la gentillesse de Frances ne la fasse pleurer ; et elle pleura, mais dans la forêt, au bord du lac sur la surface lisse et argentée duquel un huard dessina une traînée d'écume en se posant. Ce soir-là, autour du feu de camp, Joan s'assit près de Frances, et Frances lui sourit, lui effleurant le genou pour lui souhaiter la bienvenue dans son existence.

Apparemment, leur amitié démarra en trombe ; elles s'aimèrent dès le premier instant et cela durait depuis lors. Aujourd'hui, tant d'années après, Joan était la seule personne avec laquelle Frances pouvait être elle-même. Enfin, il n'est pas tout à fait juste de le formuler ainsi car ce n'était pas comme si Frances libérait soudain son moi caché dès que Joan arrivait, disons plutôt qu'elle devenait, en présence de Joan, une personne qu'elle s'autorisait à être uniquement avec cette dernière – une personne dans la peau de laquelle elle se plaisait. Joan était très entourée, mais en dehors de Malcolm, Frances n'avait que Joan.

Par la fenêtre située au-dessus de sa coiffeuse, Frances observait le carré de ciel noir. Une feuille passa en tournoyant. "Autrefois, les saisons me remplissaient d'espoir, constata-t-elle. Maintenant, j'ai l'impression qu'elles m'agressent, comme si elles étaient hostiles."

Couchée dans son lit, Joan feuilletait un catalogue. "Je croyais qu'on s'était mises d'accord pour ne pas parler de la mort le soir." Elle tourna une page. "C'est bientôt Noël. Je le dis chaque année, mais c'est l'enfer pour te faire un cadeau.

— Je ne suis pas compliquée : je ne veux rien." Frances en était venue à considérer qu'offrir des

cadeaux était une forme de tyrannie de la bonté. Une autre feuille virevolta devant sa fenêtre et elle frissonna. L'idée de savoir si oui ou non elle devait évoquer son problème avec Joan la taraudait. Elle venait de décider de s'ouvrir à son amie lorsqu'un événement inexplicable se produisit : un lézard noir et luisant de vingt-cinq centimètres surgit de derrière les toilettes et passa à toute allure sur ses pieds nus avant de filer dans la chambre. Frances raccrocha et fonça fermer la porte de la salle de bains. Elle regagna le téléphone, décrocha le combiné, et appela Malcolm qui, au lit dans sa chambre au bout du couloir, fixait son propre téléphone en se demandant pourquoi Susan ne l'appelait pas, mais aussi pourquoi il n'appelait pas Susan. La sonnerie le fit sursauter.

"Malcolm, chuchota Frances.

— Ah, bonsoir, c'est toi. Je te manque, ou quoi ?

— Écoute-moi. Il y a un lézard dans ma chambre. Il faut que tu viennes et que tu fasses quelque chose.

— Un lézard ? Comment c'est arrivé ?

— Je ne comprends pas la question. Il est entré sans me demander mon avis. Tu viens ou pas ?

— Tu veux que je vienne ?

— Oui. Et je veux aussi que tu veuilles venir.

— Bon, je ferais mieux de venir dans ce cas", fit Malcolm.

Il ne tarda pas à pénétrer dans la chambre de Frances. "Tu le vois ? dit-elle à travers la porte de la salle de bains.

— Non.

— Fais du bruit en marchant."

Malcolm parcourut la pièce d'un pas lourd sans voir le moindre signe du lézard. Sachant que sa

mère n'accepterait rien d'autre qu'une preuve irréfutable du décès ou du départ du reptile, il élabora un plan pour apaiser ses esprits. Il ouvrit une fenêtre et attendit un moment. "Tu peux sortir, maintenant, lança-t-il. Il est parti."

Le visage de Frances surgit dans l'embrasure de la porte. "Parti où ?

— Nul n'est censé savoir où vont les lézards."

Frances traversa sans bruit la moquette et s'agrippa à son coude. Malcolm expliqua qu'il avait ouvert la fenêtre et elle demanda : "Tu l'as vu sortir ?

— Il a piqué un sprint.

— Tu es très fort, s'extasia-t-elle, lui étreignant le bras.

— Je n'ai pas eu grand-chose à faire.

— Tu es très fort et très intelligent."

Le lézard émergea alors de dessous le lit et s'approcha d'eux, zigzaguant avec hésitation. Il s'immobilisa à leurs pieds pour exécuter quelques pompes imposantes, et Frances détala dans la salle de bains, claquant la porte derrière elle. "Prépare s'il te plaît une valise avec mes affaires, s'exclama-t-elle, et fais pareil pour toi. On se retrouve en bas dans un quart d'heure."

Il s'exécuta et la rejoignit dans le hall d'entrée ; elle expliquait au gardien l'affaire du lézard. Décoiffée, les joues légèrement rougies, elle portait un long manteau de laine à carreaux noir et rouge par-dessus son pyjama et des chaussons de danse aux pieds. Elle s'empara de sa valise et quitta le bâtiment, Malcolm à sa suite. Ils se rendirent au Four Seasons où ils se retirèrent dans leurs suites respectives.

Frances se fit servir dans sa chambre deux martinis. Elle les disposa sur sa table de nuit, contempla

un moment leur similitude, puis les but. Comme elle avait oublié de boire de l'eau avant de s'endormir, elle passa une nuit agitée de sensations de soif : une prune juteuse lui échappait, passait de main en main dans une espèce de marché à ciel ouvert bondé. Au réveil, elle appela à nouveau le *room service* et commanda ce qu'elle n'avait pu obtenir durant son sommeil. On lui servit la prune sur un lourd plateau argenté orné d'un filigrane. Elle s'installa au centre de son très grand lit inondé de soleil et la dégusta, dans l'espoir d'une satisfaction salutaire, mais le fruit se révéla sec et désespérément ordinaire : il n'atténua en rien et résolut encore moins ses difficultés plus profondes. Ce qui était malheureux mais pas surprenant, elle ne laisserait donc pas ce fiasco fruitier altérer son humeur. S'armant de courage, elle téléphona à M. Baker qui, Dieu merci, n'était pas disponible. Elle laissa un message hypocrite mais plausible, indiquant qu'elle était souffrante et donc dans l'incapacité de le voir ce jour-là. Comme Frances et Malcolm rentraient chez eux en début d'après-midi, le gardien leur remit une lettre qu'un coursier avait livrée, ainsi qu'un énorme bouquet. Frances huma les fleurs et demanda : "Qui est mort, quelle était sa raison de vivre, et est-ce que cette personne a atteint ses objectifs ?" Le concierge ne se hasarda pas à répondre. Frances le mettait mal à l'aise ; quelque chose ne tournait pas rond chez elle, il en était convaincu.

"Des nouvelles du lézard ? ajouta-t-elle.

— Oui, madame Price. C'est une affaire classée.

— Vous l'avez tué ?

— Ouais.

— Personnellement ?

— Je l'ai tué personnellement, oui.

— De quelle manière ?

— Avec le pied. Je l'ai mis dans une boîte si vous voulez jeter un coup d'œil.

— Sans façon, avec mes remerciements et mes regrets. Malcolm, tu peux te charger des fleurs, s'il te plaît ?"

La lettre provenait de M. Baker. Frances la lut en silence tandis qu'elle attendait l'ascenseur avec Malcolm. *Frances, arrêtez. Il est grand temps et vous le savez. Je serai au Grotto à 15h demain. On ne peut rien faire quant au problème majeur mais nous pouvons prendre certaines mesures pour simplifier la transition.* Frances tressaillit intérieurement ; ce dernier mot était d'une violence grossière à son égard.

Le bouquet dissimulait la tête et les épaules de Malcolm. Sa voix s'éleva derrière les fleurs : "De quoi s'agit-il ?

— De rien, répliqua Frances.

— Ça vient de qui ?

— Personne, rien."

L'ascenseur arriva et Frances appuya sur le bouton de l'appartement-terrasse du dernier étage. Lorsque la cabine amorça son ascension, elle dégrafa la carte du bouquet. Il s'agissait de l'hôtesse de la veille ; Frances lut à haute voix : "Quel plaisir de parcourir la pièce du regard et de vous y voir avec votre fils, et votre cigarette. J'ai le privilège d'avoir beaucoup d'amis, ce qui ne m'empêche pas de repérer le joyau parmi eux. Avec toute mon admiration, et mon amitié éternelle."

Frances ne réagit pas immédiatement à ces propos, mais en pénétrant dans l'appartement elle libéra Malcolm du bouquet de fleurs, l'emporta dans la

cuisine, et le jeta dans le vide-ordures. Entre l'honnêteté malveillante de la lettre du coursier et la stupidité abjecte de la carte, elle était plus qu'affligée.

Parfois le monde se réajustait de lui-même, elle le savait, cela s'était produit tant de fois par le passé. Cependant, elle comprit instinctivement que cette fois ce ne serait pas le cas.